

Critique

Site internet : **Le clou dans la planche**
Jeudi 26 mars 2009

Face-à-face

Le récit testamentaire du Suédois Stig Dagerman est donné par la Cie La Part Manquante au Théâtre du Pont Neuf

Etoile filante du XXe siècle suédois, Stig Dagerman, ce voleur de feu, a laissé, tel un autre Rimbaud une œuvre aussi riche que fulgurante. A 26 ans, il semble avoir tout écrit, tout brûlé, mais un ultime essai impose à son silence comme un dernier éclair, celui du doute même : Notre besoin de consolation est impossible à rassasier, titre-gifle. Fuir ou affronter : si telle a été la question de Stig Dagerman, ce superbe et ultime texte reste pour prouver qu'il a fini par la trancher. Un monologue philosophique affûté comme une lame, de quoi percer l'abcès des doutes ignorés et des hésitations occultées, dans un face-à-face troublant avec des questions les plus enfouies, les plus redoutables.

On se rappellera peut-être Introspection de Peter Handke monté par Alain Daffos en 2001 : le metteur en scène, après avoir proposé aux salles toulousaines des textes de Svetlana Alexievitch, Copi ou encore Falk Richter, revient avec le comédien Jean Stéphane à une forme monologale, exploration des questionnements intimes, descente au plus profond de soi .

Traqueur de consolation

Il ne s'agit pas d'un monologue de théâtre mais d'un essai, réflexion philosophique intimiste, au croisement de l'expérience personnelle et d'un regard plus universel. De ce fait, nulle fable à raconter, et donner un aperçu fragmentaire de cette réflexion est déjà une façon de trahir le texte : son épaisseur et sa force tiennent au cheminement de la pensée, à un accouchement progressif de vérités, conjuration lente et difficile de l'obscurité qui cerne une vie d'homme, le pourquoi d'une vie d'homme.

Tout commence par un enthymème des plus âpres : « je suis dépourvu de foi et ne puis donc être heureux », car c'est enlever beaucoup aux possibles de la consolation que d'enlever les repères fournis par la religion. Et pas même soutenir la pensée dépourvue d'ancrage, « la fureur bien déguisée du sceptique » ni les ruses du rationaliste : nul marche du monde, de n'être que le fruit de diverses formes d'esclavages – où la liberté de l'homme ? La réponse à cette question, la solution à l'inviolabilité de l'individu, constituerait la seule véritable consolation.

Les fausses et faciles consolations elles, ne manquent pas : celles qui l'envahissent de « leurs chuchotements odieux » et lui rappelle que le jour se lève assurément après la nuit. Rien de résolu pour autant et la nuit aussi peut aussi bien succéder au jour. De fait « la vie n'est pas un problème qui peut-être résolu en divisant la lumière par l'obscurité » et derrière la guerre des petites consolations et des petits désespoirs demeure l'irréductible doute existentiel. L'écriture elle-même n'est-elle pas autre chose qu'un remède contre l'absurdité de la vie et le sentiment de solitude ? Offrir un livre au monde pour avoir l'impression de jouer un rôle ? Ce n'est qu'une manière de vérifier la vanité du talent et du génie de la littérature – « que devient mon talent si ce n'est une consolation pour le fait que je sois seul ? »

« Le temps n'est pas l'étalon qui convient à la vie »

Pour pessimiste qu'elle paraisse, cette réflexion ontologique suit une courbe ascendante : quête de libération et non pas enchaînement stérile de constats désabusés, ni examen au microscope d'un moi égotiste. Brève sans débordements pathétiques, cette réflexion vise un point lumineux et s'achemine vers une réponse. Et réponse elle trouve, que nous ne détaillerons pas ici et au sujet de laquelle le spectateur pourra continuer de débattre après le spectacle.

Le sort que l'auteur s'est choisi deux ans après la rédaction de cet ultime texte ne remet pas en question le cheminement philosophique et sa conclusion traversée de courage et de combativité. Mais qu'importe le drame, au-delà de toute mythologie d'écrivain ce texte laisse une trace vive et plus précisément, chez le spectateur, le sentiment d'avoir suivi une conscience bien au-delà du seuil auquel nous fixons généralement nos impasses – car il y a quelque danger dans cet approfondissement et cet affrontement du doute. Étonnamment, l'homme en ressort grandi, vainqueur dans tout ce que la vie lui réserve d'atemporel – « ma vie n'est courte que si je la place sur le billot du temps », lance Dagerman.

On s'en doutera, Alain Daffos n'est pas allé chercher des trésors de scénographie pour accompagner ce texte : le comédien déambule sous des lampes plafonnières basses, c'est assez. Une telle densité de texte rendrait la moindre fioriture de mise en scène et perdrait le spectateur... De même, Jean Stéphane, demeure au ras de l'interprétation théâtrale : il n'y a pas ici de rôle, il y a une pensée vive à mettre en voix, à entourer de pauses et d'emportements, à ponctuer - délicat passage de la lettre à la scène, que le comédien réussit avec doigté. Un texte qui creuse sont trou.

Manon Ona